

LA MALHONNÊTÉTÉ DES FANATIQUES DE LA MÉMOIRE RÉVÉLÉE PAR... LEURS PROPRES PUBLICATIONS



**Les mensonges éhontés relevés dans
le livre : « L'Enfer Nazi »**

par Vincent Reynouard

V. Reynouard

La malhonnêteté des fanatiques de la Mémoire révélée par... leurs propres publications

« Chambres à gaz » à... Buchenwald et Bergen-Belsen, Une photo anodine devient une « preuve » de crimes antisémites habituels et répétés, Des déportés morts sous les bombes américaines à Nordhausen deviennent des juifs massacrés par les « nazis » à Chelmno, Une petite juive d'Auschwitz amaigrie devient une enfant victime d'une expérience médicale puis un garçon sauvé de justesse de la « chambre à gaz »...

Dans cette brochure, V. Reynouard relève les principaux mensonges véhiculés dans un imposant livre publié peu après le début de l' « affaire Faurisson » afin de répondre aux révisionnistes. A chaque fois, il y oppose des documents originaux ou officiels qui démontrent, sans contestation possible, le mensonge.

Quand on découvre toutes ces malhonnêtetés éhontés, on comprend que les véritables « falsificateurs de l'histoire » ne sont pas là où la presse aux ordres le prétend...

Dans la même collection, lisez :

Pour en finir avec le mythe de l' « Holocauste ».

Catalogue de nos brochures gratuit sur simple demande

Diffusion : Vision Historique Objective.

Adresse postale :

VHO
B.P. 256
B-1050 BRUXELLES 5

Collection « Sans Concession », mars 2006, prix : 2,20 €

fait œuvre de scrupuleuse vérité — ce qui prouverait leur bonne foi — ou ont-ils, au contraire, menti effrontément — ce qui prouverait leur mauvaise foi ? C'est cette question à laquelle il faut répondre. Je m'intéresserai donc aujourd'hui à un ouvrage de 144 pages grand format paru en 1979 aux Éditions du Bois de Boulogne et intitulé : *L'Enfer Nazi*. Le sous-titre était : « L'Holocauste de 6.000.000 de victimes ». Il s'agissait de la traduction française d'un recueil de photographies publié la même année en Italie et destiné à la grande masse (auteur : Dino de Rugeriis). Dans la préface à l'édition française, l'éditeur prétendait « *mettre en garde la jeunesse contre les puissances conjuguées de l'oubli et du mensonge* » (p. 4, col. A).

Il poursuivait ainsi :

Quelles que soient les aberrations auxquelles [la jeunesse] soit livrée par l'Université dite critique, celle-ci doit être rappelée à la vérité. La vérité, ce sont ces montagnes de morts, ces millions de victimes, des meurtres innombrables et prémédités dans les camps de la mort et les fours crématoires [...] [p. 4, col. B].

LES FANATIQUES DE LA MÉMOIRE TRAHIS PAR LEURS PROPRES PUBLICATIONS

En décembre 1978 éclata « l'affaire Faurisson ». Deux mois plus tard, le professeur qui avait osé enfreindre le tabou de l'« Holocauste » reçut une assignation à comparaître en justice. Cinq (puis sept) associations l'accusaient d'avoir « *volontairement faussé la présentation de l'Histoire* ». De là vint l'expression « falsificateurs de l'Histoire » qui, vingt-quatre ans après, reste toujours utilisée. Pour l'immense majorité, les révisionnistes restent les menteurs et les exterminationnistes de pieux défenseurs de la vérité.

Mais qui sont les véritables « falsificateurs de l'Histoire » ? Pour le savoir, on peut certes dresser la liste de toutes les victoires intellectuelles remportées par les libres chercheurs depuis plus de vingt ans. Mais en vérité, point n'est besoin de longs développements. Il suffit d'étudier ce qui a été publié à l'époque afin de répondre, directement ou non, à Robert Faurisson. Dans les années 1979-1981, en effet, le révisionnisme en Europe était encore à l'état embryonnaire et beaucoup pensaient que l'intrépide professeur serait rapidement oublié. Par conséquent, les fanatiques de la Mémoire écrivaient en toute liberté, sans crainte d'être un jour corrigés. Ont-ils

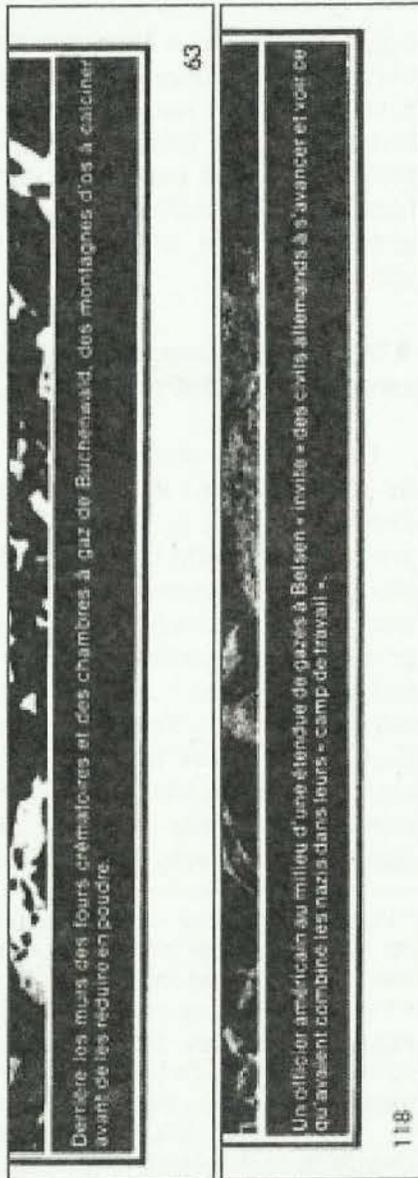


Ces textes sont clairs : bien que R. Faurisson n'ait pas été mentionné, personne ne peut contester que cet ouvrage avait été publié pour lui répondre. Or, nous allons démontrer que, loin de chercher la vérité, l'auteur de *L'Enfer Nazi* a sciemment trompé le lecteur non averti. Les mensonges relevés dans le livre sont si nets qu'ils ne peuvent être la conséquence de l'ignorance ou de l'inattention. Voici les exemples les plus flagrants.

◆ **DES CHAMBRES À GAZ HOMICIDES À... BUCHENWALD ET À BERGEN-BELSEN**

A la page 63, il est question des « *chambres à gaz de Buchenwald* » et à la page 118, un cliché prétend montrer « *une étendue de gazés à Belsen* » (ci-contre).

Or, dès les années 50, on reconnaissait qu'il n'y avait pas eu de chambres



à gaz homicides à Buchenwald et à Bergen-Belsen. Cette vérité était connue de tous, y compris des instances les plus officielles, comme le ministère belge de la Santé publique et de la Famille qui avait édité un « *Catalogue alphabétique des camps de concentrations* » à l'usage des familles de déportés disparus. Pour Buchenwald et Bergen-Belsen, on n'y mentionnait aucune « *chambre à gaz* »*.

◆ **UN CLICHÉ ANODIN DEVIENT LA « PREUVE » DE CRIMES ANTISÉMITES RÉPÉTÉS**

Page 59, un cliché montre deux femmes nues en train de courir devant des hommes en uniforme qui les regardent (reproduit p. 7). Il s'agit d'un fragment d'une photographie qui a été montrée à Nuremberg et qui a été publiée, avec d'autres, dans le document PS-2430. On la trouve dans le trentième volume (série bleue) du premier procès de Nuremberg, p. 393 (voy. p. 6). La légende portait simplement : « *Frauen im Konzentrationslager* » ce qui signifie : « *Femmes dans un camp de concentration* ». On ignore tout de la date et du lieu où a été prise cette photographie. En particulier, aucun détail ne permet de découvrir l'unité à laquelle les soldats auraient appartenus. Pour, Udo Walendy ce cliché est un faux**.

* Voy. le *Catalogue alphabétique des camps de concentration et de travaux forcés assimilés et de leurs commandos et sous-commandos ayant existé en Allemagne pendant la guerre 1940-45* (édité par le ministère [belge] de la Santé publique et de la Famille, décembre 1951). Buchenwald y est décrit aux pages 65 à 68, Bergen-Belsen à la page 42. Nulle part les auteurs ne mentionnent des « *chambres à gaz* ».

** Voy. Udo Walendy, *Bild « Dokumente » für die Geschichtsschreibung ?* (Verlag für Volkstum und Zeitges-

Mais les arguments qu'il avance ne sont absolument pas convaincants*. Personnellement, je n'ai aucune raison de mettre en doute la réalité de cette photographie. Toutefois, la grange devant laquelle se tiennent les soldats, la mangeoire, la clôture en bois et l'absence de toute construction à l'arrière-plan laissent penser que la scène se déroulait non dans un camp, mais plutôt dans une ferme. Avec raison d'ailleurs, U. Walendy rappelle que les soldats allemands ne pouvaient séjourner dans des camps de concentration, pas en uniforme en tout cas. A mon avis, cette photographie a été prise quelque part à l'Est ; ces femmes, qui semblent se précipiter vers un bâtiment (voy. l'ombre en bas à gauche), allaient peut-être subir une désinfection. Si elles couraient nues, c'est qu'elles avaient dû se déshabiller un peu plus loin. Cela n'a rien d'exceptionnel. On possède de nombreux témoi-

chichtsschreibung, 1973), pp. 5-7 ; paru en français sous le titre : *Des documents photographiques historiques*, (même édition, sans date).

* U. Walendy a entrepris de traquer les photographies falsifiées. C'est louable, car il y en a un certain nombre. Toutefois, il en vient à douter de tout et, finalement, à commettre des erreurs. Exemple : à la page 52 de son ouvrage cité dans la note précédente (p. 54 pour la version française), il prétend qu'une photographie montrant une procession dans un camp de concentration (à Mauthausen) est une peinture. Or, après la publication de son ouvrage, l'Amicale des anciens de Mauthausen n'eut aucun mal à démontrer que cette photographie était authentique. Elle avait été prise en juillet 1942 par l'un des responsables du laboratoire photographique du camp et le négatif avait été plus tard dérobé par un déporté espagnol, Francisco Boix, qui l'a ramené en France après la Libération (Voy. *Mémoire des camps. Photographies des camps de concentration et d'extermination nazis [1933-1999]* [éd. Marval, 2001], pp. 19-21).



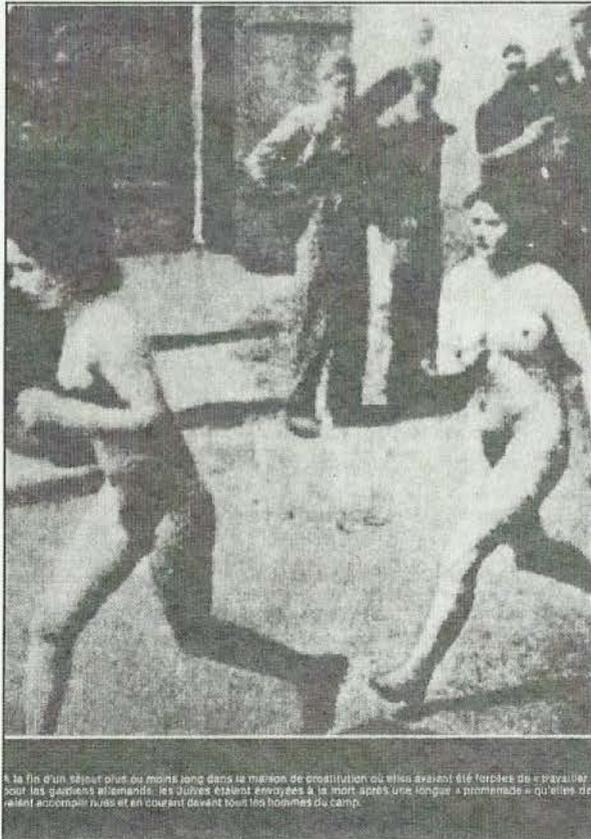
Cliché montré en 1946 à Nuremberg sous la cote PS-2430. La légende porte : « Femmes dans un camp de concentration ». Rien de plus...

Frauen im Konzentrationslager

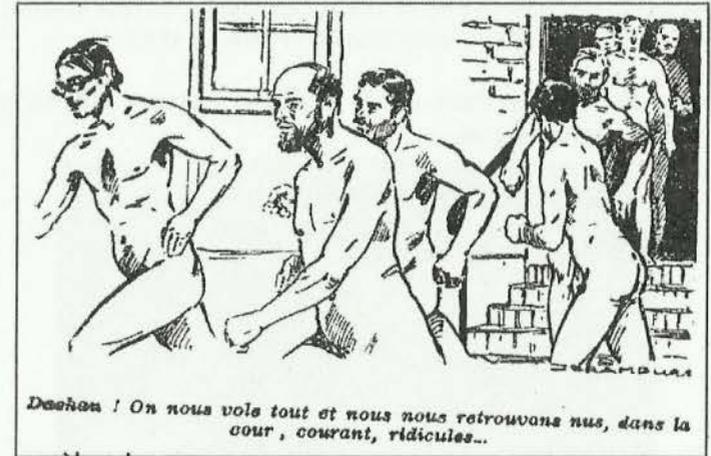
Ci-dessous : portion du même cliché publié en 1979 dans l'ouvrage *L'Enfer Nazi*. L'auteur a modifié la légende afin de la rendre accusatrice. On lit :

A la fin d'un séjour plus ou moins long dans la maison de prostitution où elles avaient été forcées de « travailler » pour les gardiens allemands, les juives étaient envoyées à la mort après une « promenade » qu'elles devaient accomplir nues et en courant devant tous les hommes du camp.

Voilà donc comment un cliché anodin devient la « preuve » de crimes à caractère antisémite répétés...



gnages de gens qui, dans les camps ou ailleurs, ont eu à franchir, nu, la distance qui séparait la salle de déshabillage de l'endroit où ils allaient être lavés (voy. ci-dessous).



Dessin extrait du : *Rescapé de l'enfer nazi*. (ed. La France au Combat, sans date [1945]), p. 13. Il s'agit du témoignage de Georges Briquet, déporté à Dachau. Il raconte : « Nous sommes nus [...] nous sommes projetés brutalement dehors et, ridicules, à notre tour, nous trottons vers la salle des douches » (p. 15).

Quoi qu'il en soit, et même si l'on rejette mes suppositions, une chose est sûre : on ignore l'endroit d'où venaient ces femmes et le destin qui leur était réservé. De plus, aucun élément ne permettait de conclure qu'elles allaient être assassinées. C'était si évident que même les accusateurs de Nuremberg n'ont pas osé présenter ce document comme une « preuve » d'un quelconque crime de guerre. Non, ils ont conservé la légende dénuée de

toute précision : « Femmes dans un camp de concentration ».

Pour D. de Rugerliis, toutefois, ce n'était pas assez. Il fallait faire de ce cliché une « preuve » supplémentaire de la « barbarie nazie ». Il l'a donc publié avec une légende de son cru, complètement fantaisiste :

A la fin d'un séjour plus ou moins long dans la maison de prostitution où elles avaient été forcées de « travailler » pour les gardiens allemands, les juives étaient envoyées à la mort après une « promenade » qu'elles devaient accomplir nues et en courant devant tous les hommes du camp.

Notez les mensonges et la généralisation abusive : d'un cliché qui montre une scène dont on ignore si elle s'est répétée, avec des femmes qui venaient et qui allait on ne sait où, D. de Rugerliis fait une « preuve » que : *régulièrement... dans (au moins) un camp... des juives... allaient de la maison de prostitution... à l'endroit de leur exécution. Effarant !*

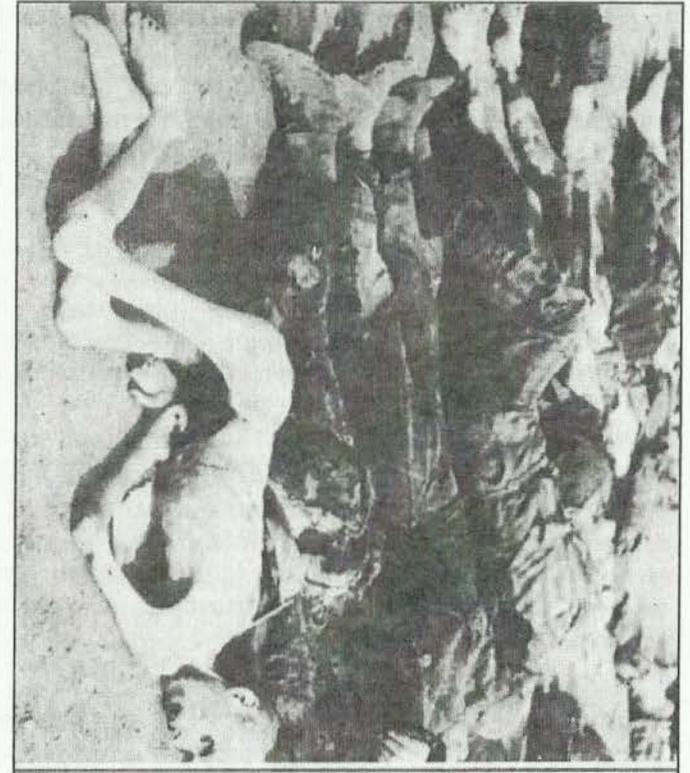
◆ DES DÉPORTÉS MORTS SOUS LES BOMBES AMÉRICAINES DEVIENNENT DES JUIFS MASSACRÉS

A la page 112, un cliché montre quelques cadavres les uns à côté des autres avec, au premier plan, un corps nu et décharné. La légende porte :

Cadavres momifiés au camp de Chelmmo. On suppose qu'il s'agit de juifs tués par la faim, diverses maladies et les coups.

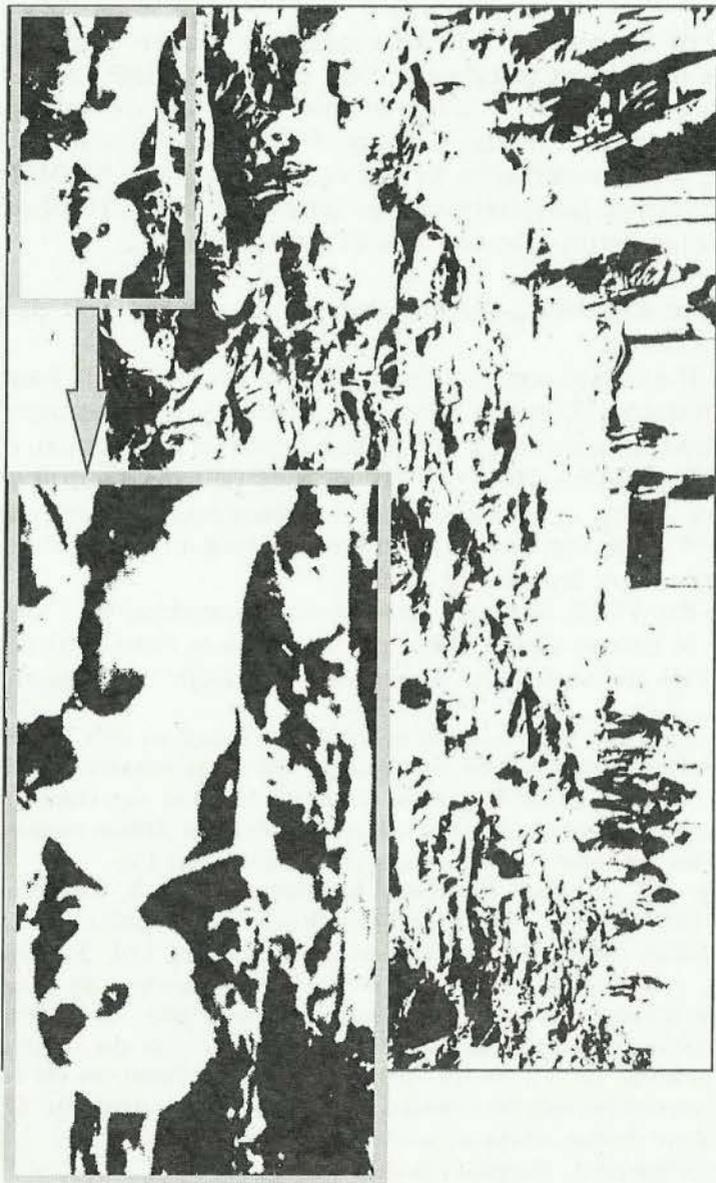
En vérité, cette photographie n'a pas été prise en Pologne au camp de Chelmmo mais... en Allemagne à Nord-

Cadavres presque momifiés au camp de Chelmmo. On suppose qu'il s'agit de Juifs tués par la faim, diverses maladies et les coups.



Ci-contre : cliché paru dans L'Enfer Nazi accompagné de la légende suivante : « Cadavres momifiés au camp de Chelmmo. On suppose qu'il s'agit de juifs tués par la faim, diverses maladies et les coups ».

En haut : cliché publié par la FNDIRP en 1989. On reconnaît nettement les alignements de Nordhausen. Le cadavre en bas à gauche (agrandi dans le médaillon) montre que la scène montrée sur les deux photographies est la même.



hausen. Le même cadavre émacié se trouve à gauche sur le document publié en 1989 par la FNDIRP dans sa brochure intitulée : *L'Impossible oublié. La déportation dans les camps nazis.* (voy. p. 84). Bien qu'aucune légende ne l'accompagne (ce qui est habituel à la FNDIRP), on reconnaît parfaitement les alignements de Nordhausen et les bâtiments détruits à l'arrière-plan.

D. de Rugeriis a-t-il été abusé ? Je répond non pour deux raisons :

1°) Il n'existe aucune photographie prise dans le camp de Chelмно. D'après l'histoire officielle, les Allemands auraient effacé toutes les traces après la liquidation du site à l'automne 1944*. Il subsiste si peu de documents sur ce camp que même son emplacement exact reste ignoré**. Par conséquent, on ne voit pas où D. de Rugeriis aurait pu trouver ce cliché ;

2°) En 1973, donc six ans avant la parution de *l'Enfer Nazi*, le même cliché a été publié dans le livre intitulé : *Camp de concentration. Natzwiller Struthof****. La légende

* Voy. Ladislas Bednarz, *Le camp d'extermination de Chelмно sur le Ner* (Publications de l'Amitié franco-polonaise, 1955), p. 41 : « Le camp fut liquidé en automne 1944, et ses traces furent soigneusement effacées ». L'auteur écrit : « Même aujourd'hui, l'on sait bien peu de choses de ce camp » (p. 14).

** Voy. les *Annales d'histoire révisionniste*, n° 3, automne-hiver 1987, p. 131, article de Mark Weber. Voy. également *Did Six Million Really Die ?* (Samisdat Publishers Ltd, Toronto, 1992), p. 244, col. B, déposition de Mark Weber lors du grand procès d'Ernst Zündel. Dans son livre déjà cité, L. Bednarz prétend que le camp aurait été construit autour du château de Chelмно (p. 14) et qu'après la guerre, « l'examen du terrain » aurait permis de « reconstituer la hideuse vérité » (p. 42), mais il ne donne aucune preuve de ces allégations.

*** Imprimerie A. Humblot & Cie, Nancy, 1973.

porte simplement : « Nordhausen » (ci-dessous). C'est bien la preuve que la provenance de ce cliché était connue depuis toujours.



J'ajoute que ces déportés ne sont pas des juifs morts de faim, de maladie ou sous les coups, mais des hommes de toutes les nationalités — la plupart malades — tués le 4 avril 1945 lors d'un... bombardement américain*. En rédigeant une fausse légende, D. de Rugeriis a donc transformé des victimes d'un bombardement américain en juifs massacrés dans le cadre de la « Solution finale ».

* Voy. le *Catalogue...*, déjà cité, p. 294. Voy. également le témoignage du déporté André Rogerie, publié sous le titre *Vivre, c'est vaincre* (Hérault-Édition, mai 1990) : « Nous apprenons que Nordhausen a été violemment bombardé » (p. 94) ; « Si je m'étais fait inscrire [comme infirmier], peut-être serais-je resté à Nordhausen et aurais-je péri dans la destruction du camp qui sera bombardé quinze jours plus tard » (p. 92)

◆ LES MÉTAMORPHOSES D'UNE PETITE JUIVE D'AUSCHWITZ

Mais venons-en à la falsification la plus énorme.

Parmi les clichés publiés dans le document PS-2430 dont il a été question plus haut, deux, les n° 15 et 16, montrent une petite fille visiblement trouvée à Auschwitz par les Soviétiques fin janvier 1945. La légende porte :

Rosenbaum, 10 ans, en provenance de Hongrie. Décrépitude corporelle par sous-alimentation et exposition au froid (Rosenbaum, 10 Jahre, aus Ungarn. Körperliche Entstellung durch Unterernährung und Erfrierungen).

A supposer que cette légende soit justifiée (ce que je ne mets pas en doute), on notera :

1°) que cette petite juive hongroise n'a pas été exterminée. Or, d'après la thèse officielle, elle aurait dû l'être puisque, seulement âgée de dix ans, elle était considérée comme « inapte au travail » ;

2°) que cette enfant se trouve dans une pièce qui paraît très propre et que les deux lits visibles sur la photo ont des draps blancs.

Passons cependant et venons-en au livre de D. de Rugeriis. A la page 15, le cliché n° 15 montrant la petite fille debout sur son lit est publié. Mais la légende a été changée afin de devenir beaucoup plus accusatrice. On lit :

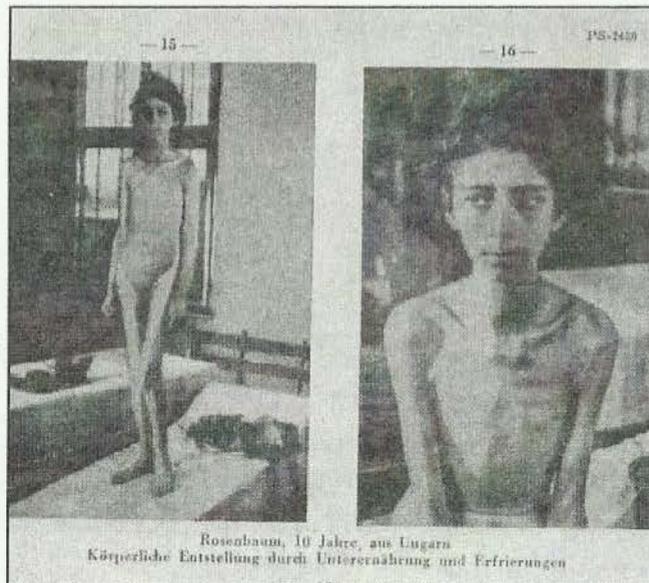
Une jeune enfant à la suite d'une expérience chirurgicale au camp d'Auschwitz.

A page 126 enfin, le cliché n° 16 montrant le visage de la petite fille est à son tour publié. Cette fois, la légende porte :

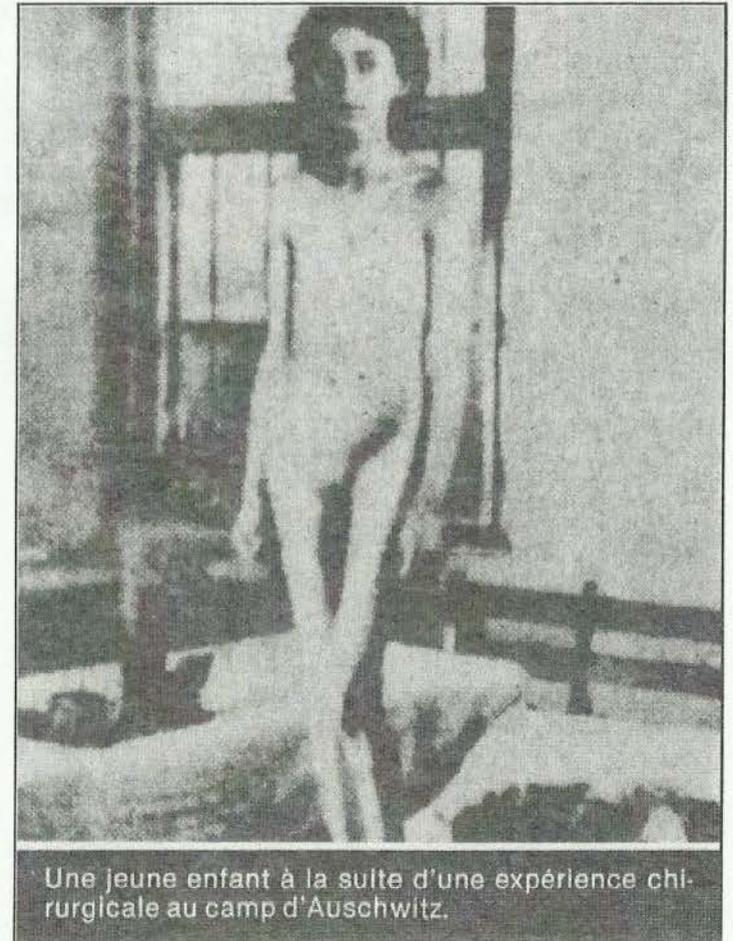
Garçon juif ayant échappé de justesse à la chambre à gaz où il aurait dû entrer à midi mais les Américains arrivèrent à 9 heures.

Avec D. de Rugeris ainsi, une petite fille victime du froid et de la sous-alimentation devient tout d'abord une enfant sur laquelle a été pratiquée une expérience chirurgicale puis un garçon sauvé de justesse de la chambre à gaz !

Ci-dessous : clichés n° 15 et 16 du document présenté à Nuremberg sous la cote PS-2430. Cette petite juive hongroise est présentée comme sous-alimentée est victime du froid.



Ci-dessous : le cliché n° 15 publié en 1979 dans *l'Enfer Nazi*. La petite fille est devenue « une enfant à la suite d'une expérience chirurgicale ».



Ci-dessous : clichés n° 16 publié en 1979 dans *l'Enfer Nazi*. La petite fille est devenue un « garçon juif » sauvé de justesse de la chambre à gaz !



Garçon juif ayant échappé de justesse à la chambre à gaz où il aurait dû entrer à midi mais les Américains arrivèrent à 9 heures.

CONCLUSION

L'Enfer Nazi est paru en 1979, à une époque où les fanatiques de la Mémoire écrivaient sans crainte d'être un jour corrigés par les libres chercheurs. L'ouvrage se présentait comme le fruit d'un travail posé et objectif, « en dehors de toute option politique et même [...] de toute polémique » (p. 3), destiné à « remettre de l'ordre dans le souvenir » (*Id.*). L'auteur avait rassemblé une abondante documentation et chaque cliché était accompagné d'une légende. Tout, donc, donnait l'impression de sérieux.

Or, il suffit de l'étudier plus en détail pour découvrir, presque à chaque page, la fraude et la mauvaise foi. L'auteur ne peut affirmer qu'il s'est trompé. Non, il a menti, et sciemment. Il a prétendu que des chambres à gaz homicides existaient là où, depuis 30 ans, on admettait qu'il n'y en avait pas eu. Il a modifié des légendes afin de les rendre plus accusatrices. En certaines occurrences, enfin, il a rédigé des légendes complètement fantaisistes.

Certains pourront répondre que ce livre est un cas isolé. Il n'en est rien. C'est un travail typique des années antérieures à 1980, où la documentation photographique était utilisée de façon malhonnête. En 2001, d'ailleurs, une exposition a été organisée à l'hôtel Sully (à Paris), ayant pour titre : « Mémoire des camps. Photographies des camps de concentration et d'extermination nazis (1933-1945) ». Le catalogue a été publié aux éditions Marval en 2001. Dans une longue introduction intitulée : « Du bon usage des images », Clément Chéroux a reconnu : « Il règne de surcroît autour de ces images [des camps] la plus grande confusion. Elles sont généralement mal légendées — quand elles le sont » (p. 13). C'est vraiment le moins qu'on puisse dire !

Voilà pourquoi aujourd'hui, je n'hésite pas à montrer au néophyte la production exterminationniste des années 1980. Je lui montre ces clichés et les légendes qui les accompagnent puis je rétablis ensuite la vérité, documents à l'appui. Enfin, je lui demande : « Après avoir vu cela, pouvez-vous me dire qui sont les véritables falsificateurs de l'Histoire ? » Les réponses embarrassées démontrent que l'esprit de mon interlocuteur a été troublé...

Certains tentent de répondre que si, dans les années 1980, des malhonnêtetés ont pu être commises, ce ne l'est plus aujourd'hui. Souriant de mon ingénuité, il m'opposent le catalogue de l'exposition organisée à l'hôtel Sully, catalogue que je viens moi-même de leur montrer, et me disent : « Vous voyez bien que la situation a changé ».

L'ennui est que si, sur des clichés de moindre importance, c'est-à-dire pris dans les camps de concentration (Dachau, Bergen-Belsen...), les auteurs ont réalisé des efforts louables, rien n'a changé dès qu'il s'agit des (prétendus) « camps d'extermination ». On retrouve alors toutes les malhonnêtetés habituelles. Je rédigerai plus tard une étude sur cette exposition, mais dès aujourd'hui, je donnerai un exemple typique.

◆ LES EXCAVATEURS DE TREBLINKA

D'après l'histoire officielle, à partir de 1943, les Allemands auraient exhumé, pour les brûler, les centaines de milliers de cadavres de juifs qui avaient été gazés à Treblinka avant d'être enterrés derrière le camp :

- Dans son étude intitulée : *Into that Darkness*, Gitta Sereny parle des rails de chemin de fer qui auraient

été utilisés pour « brûler des milliers de corps partiellement décomposés, exhumés par des excavateurs »*. L'auteur publie même une photographie qui montre une de ces machines ; elle est extraite de l'album photographique personnel du dernier commandant de Treblinka, Kurt Franz.

- Dans leur ouvrage intitulé « *Dites-le à vos enfants* », *Histoire de la Shoah en Europe, 1933-1945*, (éd. Ramsay, 2000 pour la version française), S. Bruchfeld et P. A. Levine reproduisent le dessin d'un survivant de Treblinka, Samuel Wallenberg. On y voit un excavateur au travail. Les auteurs écrivent : « à l'arrière-plan la grande pelleteuse [...] enlève les corps des victimes gazés pour les brûler » (p. 122). (Voy. page suivante).

On notera que seul le dessin montre un excavateur impliqué dans un travail criminel. Le cliché, lui, ne laisse apparaître aucun indice suspect : en particulier, on ne voit ni cadavre, ni fragment de cadavre, ni fosse commune. L'excavateur se trouve devant un tas de terre entamé. Bref, la scène est anodine.

En 1992, grâce à l'étude de photographies aériennes d'époque, John C. Ball démontra que cette histoire d'exhumation était un mythe**. Ses conclusions furent confirmées sept ans plus tard par l'Australien Richard Krege. Muni d'un radar d'analyse du sous-sol, celui-ci

* Voy. Gitta Sereny, *Into that Darkness*. « the mind of a mass murderer » (éd. de 1977 chez Pan Book Ltd), p. 220.

** Voy. John C. Ball, *Air Photo Evidence* (Ball Resource Services Limited, 1992), pp. 85-87. Ouvrage paru en français sous le titre : *La preuve par la photographie aérienne* (éd. VHO, 2000).

TREBLINKA : L'USINE DE MISE À MORT

L'arrivée à Treblinka. Le bâtiment des chambres à gaz est situé en dehors de l'image, à gauche derrière les arbres. À l'extrémité de la longue baraque de gauche commence le « Chemin du Ciel » (euphémisme typique inventé par les Allemands), conduisant aux chambres à gaz. Sur la grande place en plein air, la « brigade de tri » s'affaire près de la montagne d'effets personnels apportés par les victimes. On voit à l'arrière-plan la grande pelleuse qui enlève les corps des victimes gazées pour les brûler. Près d'un million de personnes furent transportées



En haut : Page 122 de l'ouvrage « Dites-le à vos enfants »... Dans un dessin, l'ancien déporté S. Willenberg montre un excavateur qui transporte des cadavres.

Page suivante : Dans son ouvrage *Into that Darkness*, G. Sereny nous montre un excavateur. Ce cliché ne saurait cependant être une « preuve », car l'engin ne transporte aucun cadavre et on ne distingue ni corps ni fosse commune dans les environ. Juste un tas de terre entamé. Bref, la scène montrée est anodine...



The grab used to transfer bodies from the burial pits to the "roasts".
Photograph from Kurt Franz's album, its title-page inscribed "Happy Days"

prouva qu'aucune fosse commune n'avait jamais été creusée à Treblinka*. Ce camp n'était rien d'autre qu'un lieu de transit pour juifs déportés plus à l'Est.

Certains pourront alors se demander la raison de la présence d'au moins un excavateur sur le site. La réponse est aisée. Ce que l'on a l'habitude de nommer Treblinka était en réalité Treblinka II. Non loin, un autre camp, Treblinka I, existait. Il s'agissait d'un camp de travail où les déportés exploitaient une... carrière. Ce fait est connu depuis toujours. Dans son ouvrage, Raul Hilberg évoque les « carrières de gravier à Aus-

* Voy. *Le Révisionniste*, 9 avril 2002, pp. 30-31.

chwitz I et Treblinka I » (1). De façon évidente, cet excavateur servait à Treblinka I.

On aurait donc pu croire que les auteurs du catalogue de l'exposition « Mémoire des camps... » allaient faire preuve d'une légitime prudence avant d'aborder le sujet. Mais non ! Vingt-quatre ans après G. Sereny, ils ont été rechercher l'album photographique personnel de Kurt Franz. Deux pages sont reproduites ; cinq clichés montrent deux (ou trois) personnes en uniforme posant avec un excavateur (voy. page suivante). Lorsqu'on regarde ces photographies, tout ce que l'on voit, c'est un long tas de terre caillouteuse. Sa hauteur semble atteindre trois mètres. On ne distingue ni cadavre, ni fragment de cadavre, ni fosse commune. Aucun indice sinistre n'apparaît, qui trahirait une activité criminelle ; tout, au contraire, laisse penser à une simple carrière.

Mais qu'importe aux auteurs. Ils accompagnent ces clichés de la légende suivante :

[...] excavateurs utilisés à Treblinka pour exhumer les cadavres des détenus enterrés afin de les incinérer, 1943.

On le voit, malgré des efforts louables, l'utilisation malhonnête de certains clichés est encore de mise chez les exterminationnistes.

(1) : Voy. Raul Hilberg, *La destruction des juifs d'Europe* (éd. Fayard, 1989), p. 798.



Ci-dessus :
Deux des cinq clichés extraits de l'album de K. Franz et publiés dans le catalogue de l'exposition « Mémoire des camps... ». Notez le gros tas de terre caillouteuse et l'endroit : on ne trouve aucun indice criminel. Sachant qu'une carrière de gravier était exploitée à Treblinka I, ces clichés ne sont nullement la preuve que des centaines de milliers de cadavres auraient été exhumés puis transportés à l'aide de cet engin sur de gigantesques bûchers.